

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 49 (1920)
Heft: 10

Artikel: La dictée
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1039125>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

doivent voir d'avance ce que sera l'objet qu'ils se proposent de fabriquer, le dessiner exactement, puis le confectionner ; *la réflexion* qui unit la théorie à la pratique et lui apprend comment la théorie juste naît du travail et de l'expérience, comment, à son tour, la théorie peut et doit éclairer, diriger le travail, évitant le tâtonnement et les maladresses et réaliser la formule de l'économie bien entendue : le maximum d'effet utile avec un minimum d'efforts inutiles.

« Les travaux manuels développent *l'esprit social* : la sincérité, parce que, avec le travail manuel, il n'y a pas de mensonge possible, le travail est bien ou mal fait ; l'émulation, et, chez celui qui a su faire quelque chose de bien, l'assurance, une certaine confiance en soi qui est un des meilleurs agents de succès dans la vie.

« Enfin, celui qui se livre aux travaux manuels joint à l'estime de l'outil, l'estime du travailleur. Le jeune homme apprend qu'agir vaut mieux que parler, que la connaissance et la possession d'un métier ont plus de valeur que les théories les plus éloquentes. Il ne considérera plus le travail manuel comme avilissant, et toute sa vision future des questions sociales en sera rendue plus équitable.

« Les plis pris par le jeune homme dans le travail manuel se retrouveront dans toutes les activités de l'esprit, c'est-à-dire dans le caractère lui-même : habileté et souplesse de plus en plus grandes, fermeté, sûreté, endurance et persévérance croissantes.

« Ainsi considéré, le travail manuel, fortifié par la pensée religieuse qui doit soutenir l'idéal de chacun, représentera, la vie durant, pour celui qui y aura été formé, une avance nette sur ceux qui n'en auront point fait. » (L. Genoud, *Rapport du Technicum*, 1916-1917.)

(A suivre.)



La dictée

Pour suivre un ordre logique, occupons-nous d'abord de la méthode à suivre pour la dictée : la nécessité de cet exercice sera démontrée par les remarques, assez nombreuses, que nous aurons à faire à ce sujet.

On a dit beaucoup de mal, et avec raison, de la dictée telle qu'on la pratiquait autrefois, exercice routinier, qui n'était autre chose que ce que nous faisons encore aujourd'hui, de temps à autre, sous le nom de « dictée d'épreuve » : simple coup de sonde destiné à mesurer la force des élèves. Cette vieille dictée avait pourtant son utilité, et il est certain que les élèves qui la subissaient connaissaient l'orthographe au moins aussi bien qu'aujourd'hui. C'est qu'elle jouissait d'un grand prestige ; les maîtres et les élèves, et aussi les familles, y voyaient le travail principal de la classe ; aussi la faisait-on avec une attention toute particulière.

Or, l'attention, voilà justement ce qui manque trop dans la pratique actuelle de la dictée ; celle-ci est devenue un exercice superficiel, et par conséquent d'un mince profit. On oublie qu'en ceci, comme en toute besogne, c'est l'effort qui importe avant tout. Voyons comment il est possible de corriger ce défaut, qui est capital.

En premier lieu, si nous voulons obtenir de l'application, nous aurons à préparer la dictée avec un grand soin ; cette préparation portera sur le sens du texte, puis sur l'orthographe d'usage, enfin sur l'orthographe de règles.

En ce qui concerne le sens, nous éviterons de prendre tel quel, au petit bonheur, notre texte dans un livre ou une revue : quel intérêt peut présenter, pour de jeunes montagnards, un passage sur la chasse à la baleine, ou sur la culture du lin ? Non, nous choisirons un texte simple, nous en ferons voir l'intérêt, la portée ; nous l'expliquerons en faisant ressortir les tours les plus heureux, les expressions les plus vigoureuses, les plus pittoresques, en montrant l'enchaînement des idées.

Quant à l'orthographe d'usage, la règle absolue est celle-ci : ne jamais dicter des mots dont les enfants ignorent la forme ; tout mot nouveau, ou trop difficile, doit être écrit au tableau, ou épelé. D'ailleurs, pour gagner du temps, ne peut-on indiquer, quelques jours à l'avance, deux ou trois pages du livre de lecture, dans lesquelles sera pris le texte de la dictée ? La préparation serait faite ainsi, à loisir, par chaque élève, et n'en serait que plus profitable.

Enfin, chaque dictée fournit l'occasion d'appliquer des règles de grammaire, et ceci encore demande une préparation : il ne faut pas que l'enfant ait à résoudre, au pied levé, un trop grand nombre de difficultés grammaticales ; il n'aurait pas le temps de s'y reconnaître. Rattachons donc notre texte aux dernières leçons de grammaire ; prenons même le temps de rappeler les principales règles déjà étudiées, et qu'il va falloir appliquer.

Il s'agit maintenant de dicter le passage ainsi préparé : c'est ici surtout qu'il faut redoubler de précautions pour obtenir une attention soutenue. Or, il semble qu'on s'ingénie, dans certaines classes, à détruire d'avance cette attention, par l'emploi de procédés absurdes, qu'une longue tradition a consacrés, mais qu'il faudrait pourtant bien abandonner.

Ici, on voit un élève écrire au tableau, en même temps que ses camarades l'écrivent sur leur cahier, le texte dicté par le maître : n'est-ce pas là un moyen sûr de supprimer l'émulation ? Si cet élève qui est au tableau est un des plus forts, les autres n'auront qu'à reproduire son travail ; s'il est un des plus faibles, quelle utilité y a-t-il à donner en spectacle les nombreuses fautes qu'il commet ?

Ailleurs, le maître circule entre les tables, pour contrôler le travail au fur et à mesure, et donner des explications : mais alors les élèves, ne se sentant plus surveillés, communiquent ensemble (un

coup d'œil est vite jeté sur le voisin !), et tout le profit de l'exercice est perdu, puisqu'on n'a plus des devoirs sincères.

Ailleurs encore, on pourrait même dire partout, le maître dicte fort mal le texte, mot par mot, syllabe par syllabe parfois, répétant plusieurs fois le même mot, la même syllabe, faisant sonner fortement la dernière consonne de certains mots (des verbes infinitifs surtout, en vue de prévenir les fautes : « donner » devient « don-nère ») : ne voit-on pas que les enfants, par ce moyen, envisagent les mots séparément, perdent de vue l'idée, et ne sont préoccupés que de pauvres détails d'orthographe ?

Il faut s'y prendre autrement : restez debout devant les élèves ; lisez nettement la première phrase, ou, si elle est trop longue, une proposition entière, un fragment ayant un sens complet ; faites répéter cette phrase ou ce fragment de phrase ; exiger une prononciation parfaite, assurez-vous que l'idée est bien comprise et bien retenue ; puis, sans ajouter un mot, laissez les élèves se mettre à l'œuvre ; veillez seulement à ce qu'ils s'appliquent et ne cherchent pas à copier sur les voisins. Faites de même pour tout le texte, et quand tout est fini, faites relire le tout, à haute voix, une ou deux fois.

Après une telle *préparation* et une telle *confection*, les devoirs ne peuvent présenter beaucoup de fautes, même chez les plus mauvais élèves. Il en restera pourtant, et il s'agit de les découvrir par une *correction* minutieuse.

Pour cette correction, rejetez encore certains procédés qui ne se perpétuent que par routine : ne faites pas épeler, par le premier élève venu, tout le texte ; cette épellation rapide, qui donne la même importance à tous les mots, est d'une fastidieuse monotonie. N'essayez pas non plus, pour corriger ce défaut, de laisser les élèves choisir eux-mêmes les mots qui seuls méritent d'être épelés ; ils ne sont pas capables de bien faire ce choix.

Un maître avisé prend un devoir ; il le lit lentement ; signale au passage les fautes, et donne les explications utiles. Ce contrôle est fait avec un grand soin ; les moindres fautes sont relevées, une virgule oublié, un accent mal formé, un mot mal coupé à la fin d'une ligne... Pendant ce temps, les élèves font le même contrôle sur leur cahier, et sont invités à signaler toutes les incorrections. Le maître renouvelle l'épreuve avec un second devoir, avec un troisième si c'est nécessaire, et en définitive, si l'exercice est conduit avec autorité, il ne reste plus aucune tache dans aucune dictée.

Pour ce travail de correction, faut-il faire échanger les cahiers ? Cet échange a l'avantage d'exciter l'émulation, mais il l'excite parfois à l'excès ; et puis, certains enfants, très soigneux, ne voient pas sans déplaisir passer leur cahier bien tenu entre les mains d'un camarade malpropre. Il est, en général, préférable de laisser chaque élève corriger son propre travail, mais au crayon, afin que le maître puisse s'assurer que la correction a été sincère.

Depuis quelques années, surtout depuis la réforme de l'examen du C. E. P., on ajoute à la dictée des exercices d'application. L'intention est excellente, mais ici encore la routine est bien forte ! Il arrive que l'inspecteur, allant d'école en école, trouve dans des localités très éloignées l'une de l'autre, les mêmes dictées, faites à la même date, et suivies des mêmes questions : les instituteurs ont pris celles-ci telles quelles dans leur journal pédagogique, sans prendre la peine d'adapter à leur classe les matériaux de leur journal. Ici comme ailleurs, ce défaut d'adaptation rend l'enseignement superficiel, sans caractère. Par exemple, un élève a fait dans une dictée plusieurs fautes graves de conjugaison ; or, dans l'exercice qui suit, il est question d'homonymes, de familles de mots, etc., mais pas de conjugaison. C'est pourtant là-dessus qu'il fallait attirer l'attention de cet enfant !

Il y aurait encore à voir comment, et à quel moment, ces devoirs d'application doivent être corrigés ; il faudrait aussi rechercher quelles sanctions doivent suivre les dictées, en vue d'éviter le retour des mêmes fautes : un bon instituteur sait résoudre ces questions pour le mieux, avec la ferme intention de rendre pratique et éducatif cet antique exercice de la dictée, où tant de routine persiste.

L'école et la famille.



Billet de l'instituteur

« Le meilleur maître, a-t-on dit, est celui qui emploie le plus de craie. » Ce jugement qui vous a l'air d'un paradoxe renferme cependant une bonne part de vérité. Notre enseignement est trop auditif ; c'est pourquoi il ennuie souvent les élèves et ne laisse que des empreintes superficielles dans leur intelligence. L'enseignement visuel, par contre, égaie l'enfant et frappe l'esprit. Surtout quand il s'adresse aux petits, l'instituteur doit donner la plupart de ses leçons la craie à la main. Il ne se bornera pas à écrire des mots, des chiffres, mais il fera des lignes, des figures, des croquis, il pratiquera à outrance ce qu'on est convenu d'appeler le *dessin occasionnel*. C'est le sûr moyen de rendre une leçon captivante.

Mais, dira-t-on, il n'est pas toujours facile d'exprimer ses idées par le dessin. Eh bien ! la difficulté n'est pas si grande ; c'est simple affaire d'entraînement. Nous ne savons pas faire des croquis rapides parce que l'exercice nous a manqué. Nous n'avons pas été formés à cet art du dessin spontané qui jaillit de la main comme la parole jaillit des lèvres. Il ne s'agit pas ici du dessin fini, fait à grand renfort de mesures, de points de repère, d'ombres ou de hachures ; il s'agit du dessin sommaire primesautier, qui accompagne l'explication et qui est un instrument d'une souplesse merveilleuse dans les mains d'un maître ingénieux. Ce dessin consiste en esquisses rapides dans